

Le vin de mon oncle

NOUVELLE

(Suite)

Je me regorgeai, très fier de cette méprise de mon oncle, qui me flattait.

— Il faut croire, alors, que j'ai un peu la bosse du latin. Je vous affirme que personne ne m'a aidé.

Une joie subite éclaira la face amaigrie de mon oncle. Il relisait *ma copie*, ponctuait de "bien ! très bien !" les passages qui lui plaisaient.

— Mon cher enfant, me dit-il en m'attirant à lui, après cette seconde lecture, viens que je t'embrasse !

Et, dans un de ces élans de pieuse allégresse que lui inspirait toujours la manifestation des faveurs d'En-haut, il ajouta, sa main bénissante étendue sur moi :

— Dieu t'a certainement élu pour être une des lumières de son Eglise, quand tu seras prêtre.

— Prêtre ! C'est vrai ! Mon oncle espère que je serai prêtre ; ma mère le désire aussi. Prêtre !

L'avenir subitement évoqué, en ma pensée, par ce seul mot, chasse, loin de moi, la joie de mon succès d'écolier. Ce mot pèse sur moi, menaçant, redoutable, quand, mon oncle parti, je me trouve seul dans le jardin. Il avive l'angoisse que je porte en moi, secrètement, depuis que ma mère et mon oncle, sans s'en douter, ont dressé ce mot redoutable, devant moi, comme une épouvante que je voudrais, mais vainement, dominer, pour leur faire plaisir.

Prêtre ! Ah ! je crois bien maintenant que je ne dois plus penser à Riette !

Je ne sais plus ce qui se passe en moi. Il y a eu des moments où la crainte de perdre mon âme m'a fait accepter cette idée de prétrise suggérée par ma mère et mon oncle. Ils n'auraient tant ! Cela leur ferait, à l'un et à l'autre, un tel plaisir ! La vie de ce monde n'est pas si longue. Et que valent ses plaisirs au prix du salut de notre âme ?

Aujourd'hui, je suis en proie à quelque bien puissante tentation. J'aimerais mieux subir je ne sais quel supplice interminable que de soutenir le poids de cette pensée d'être prêtre. Il me semble que je vais entrer dans d'épaisses ténèbres sans fin où je vais souffrir sans trêve et toujours, toujours ! Il s'agit en moi des choses que je ne peux pas dire. Des frémissements douloureux m'étreignent en des endroits de mon être que je ne sais pas nommer. Et je pleure, je pleure à chaudes larmes, lamentablement, pour quelque mal profond qu'on m'a fait je ne sais où.

La bonne Zénaïde a dû venir me chercher sous la tonnelle où, la tête dans mes bras ployés sur la table, je répandais des larmes silencieusement. Je ne réponds à ses questions que par des sanglots qui soulèvent ma poitrine. Son déjeuner m'apaise. Mais une tristesse si lourde s'obstine sur moi que je n'éprouve même pas de plaisir à regarder les images de l'*Histoire de la Révolution française* de M. Thiers, dont mon oncle a fait venir de Paris l'édition illustrée, payable par abonnement, à cinq francs par mois.

Dieu sait pourtant si la pensée de ces généraux de vingt-six ans, partout victorieux, avait le don de m'enflammer. Mais je ne leur ressemblerai jamais. Prêtre ! Je serai prêtre !

Et les heures me paraissent longues...

Si encore il me venait du goût pour quelque chose qui m'amuse-

rait !... Je sens seulement une mollesse, une inertie, par tout mon corps, qui me tiennent, stupide, devant l'immensité silencieuse des champs. Rien ne m'empêcherait de m'évader, de courir jusqu'aux pâturages de Réméjadou. La seule idée des jeux puérils où j'ai pris tant de joie me donne pitié de moi-même. Que pourraient, contre mon chagrin, les plus vives parties de *chevette* ou de *cochonnet* ? Et les rires des fillettes de mon âge dont la fraîcheur apaiserait ma peine me sont doucement interdites désormais.

Je préfère demeurer là, dans le jardin de mon oncle, le cœur noyé dans ma souffrance muette. Les regards perdus dans les profondeurs du ciel lointain. J'ignore combien de temps je me suis tenu dans cette immobilité. Je n'aperçois seulement que le soleil s'incline vers les montagnes, là-haut. A la fin, mes nerfs s'impatientent de la torpeur qui m'accable. Je me lève, je grimpe sur un banc, je m'accoude au mur du jardin et je regarde la grande ombre du Bois Grand et de Chanteperrix s'allonger sur les guérets, tandis que le soleil fait flamber leurs cimes, qui semblent lui manger peu à peu la face et lentement l'absorber.

Personne encore ne revient au village par les routes désertes. Rien ne bouge hors des maisons abandonnées pour les suprêmes labours d'automne. Et mon isolement n'est si douloureux que j'ai envie de crier n'importe quoi, pour le tromper, comme les enfants chantent, dans la nuit, pour tromper leur envahissant frayeur.

— Ah ! mon oncle, si c'est pour me faire passer une bonne journée que vous m'avez mis en tête vos idées de prétrise, vraiment !...

Mais je vois tout à coup s'avancer là, sur la pente de Combe-Rouge, à cent pas de notre vigne, devinez qui ? Marguerite Portal, le bras chargé d'un panier qui lui pèse, mais grandie, me semble-t-il, et si alerte, malgré son fardeau, qu'elle a l'air d'effleurer la terre à peine, à marcher ainsi dans le soleil.

Je ne sais plus ce qui m'arrive à moi. Je sens mon cœur sautiller dans ma poitrine comme un oiseau let contre les barreaux de sa cage. Mes yeux se brouillent, mes jambes fléchissent. Mon Dieu ! est-ce que je vais mourir, à présent ? La vérité est que mes forces défaillent. On dirait que tout mon sang s'en est allé par mes veines ouvertes. Et c'est cette Riette qui me fait tout ce mal, je le sens bien. Tout s'obscurcit devant mes yeux. Je ne distingue plus rien, hormis ces cheveux de Riette que le soleil fait flamber autour de son front comme une mousse d'or fin. Mon oncle a raison : Satan lui-même les a tissés, ces cheveux diaboliques, dans les flammes de son enfer. Je ferme les yeux, pour ne plus penser à cette fillette et je me cramponne au mur de tout ce qui me reste de forces, sans quoi j'irais m'allonger tout de mon long sur la terre du jardin.

— Bonjour, Valentin !

Miraculeuse puissance de la voix de cette fille des Portal ! Ces deux mots, lancés comme deux notes cristallines d'une flûte de berger aux bords du lac de Chantemerle, ont le don de me réveiller ; leur mélodie s'insinue en moi comme la molle et tiède caresse du vin de mon oncle : elle me ranime ; elle me rend à la vie.

— O Riette ! ma Riette jolie ! Mes yeux avides s'emplissent de l'image de son visage, riant comme un lever de soleil d'avril.

— Mais qu'as-tu ? me dit-elle, arrêtée devant moi. Tu es plus blanc qu'un mort.

— Tu trouves ? Ah ! je ne sais pas ce qui m'arrive, mais j'ai bien

crû, tout à l'heure, que j'allais me trouver mal !

— Mon Dieu ! Mais Zénaïde, mais ton oncle ?...

— Ni Zénaïde ni mon oncle ne sont à la maison, et je ne me sens pas bien.

— Il faut te soigner pourtant.

— Eh bien ! viens.

— Puisque tu es malade...

Mon oncle dira ce qu'il voudra de Riette. Depuis que je la vois, je me sens déjà mieux. Je peux, sans trop de peine, me traîner jusqu'à la petite porte du jardin. Et Riette entre, un peu intimidée tout de même ; elle avance avec précaution, comme si elle marchait dans une église.

— Explique-moi ton mal. Où souffres-tu ?

— Nulle part, à présent.

C'est extraordinaire. Il me semble que je n'ai pas plus souffert maintenant que si mon oncle ne m'avait rien dit. Mes forces sont revenues ; mon chagrin s'est envolé. Je demeure devant Riette sans trouver de mots à lui dire, mais pénétré d'une douceur qui me fait soupirer d'aise et rire de joie.

Il faut cependant que je trouve un moyen de retenir Marguerite. Mon mal n'aurait qu'à me reprendre, si je la laissais partir.

Nous étions arrivés devant la tonnelle.

— Entrons là, veux-tu ?

— Mais ce n'est pas là que je vais pouvoir te faire de la tisane.

Riette ne s'est crue autorisée à entrer dans le jardin de mon oncle que par nécessité où j'étais d'être soigné. Elle tient à me soigner en conscience.

— Conduis-moi plutôt à la cuisine de Zénaïde. Une poignée de branchettes aura vite flambé, et je ferai bouillir une infusion des quatre fleurs : vous devez bien en avoir chez vous.

Je m'amuse à laisser Riette dévider, tout au long, ses recettes de médecine. Mais, tout en l'écoutant, je pense à autre chose ; je pense à mon chagrin de la journée que Riette vient de dissiper avec la musique de sa voix, avec la lumière de son sourire et de sa beauté.

FÉLICIEN PASCAL.

(A suivre)

Toute personne qui paie le prix de son abonnement doit exiger un reçu portant la signature du directeur du journal, Joseph Beaulieu.

UN ETUDIANT en droit désirerait avoir une chambre dans une famille privée où il n'y aurait pas de jeunes enfants. Adressez : L. L., B. 2187, Montréal.

H. CLOUTIER, Propriétaire.

Restaurant Cloutier
224, Rue ST-LAURENT
En face du Marché, - Montréal.
VINS ET LIQUEURS DE CHOIX
Dîner régulier à 25 cts.
Déjeuner et Souper à la Carte.

Pharmacie
Specialité :
Produits Français

10% de réduction pour les Etudiants
1605
Rue Notre-Dame
Coin de la Rue St-Gabriel

LA VIOLETTE & NELSON
MONTREAL.

AH ! DE LORIMIER

Chemises Blanches à 50c., 75c. et \$1.00. Grand choix de Cravates, Collets, Corps et Caleçons, Etc. 1700, Rue Notre-Dame.

ULRIC DEMERS

Doreur Pratique et Encadreur
A l'honneur d'annoncer aux Etudiants qu'il leur fera une très grande réduction sur encadrements de diplômes, de portraits, de gravures, etc.

ATELIER DE DORURE
AU NO. 380, RUE ST-LAURENT.
Passez voir nos Prix.

La BUANDERIE des ETUDIANTS
— EST LA —
NEW YORK STEAM LAUNDRY

MIREAU & CIE
191, Rue St-Urbain.
TELEPHONE 2122.

N. B.—Un escompte de 15 p.c. sera donné aux Etudiants. Un messenger va chercher le linge à domicile.

REDUCTION SPECIALE
Sur le prix des Médicaments, Instruments, de Chirurgie, etc., etc.
à MM. les Etudiants.

A la Pharmacie Brault
119, ST-DENIS, coin de la rue Dorchester.
TELEPHONE 6122. SONNETTE DE NUIT.

ARCAND FRERES
MARCHANDS DE NOUVEAUTES
111, Rue St-Laurent, 111

Seuls depositaires pour le Canada des toiles hygieniques de l'abbé Kneipp.

L. H. COULET
MARIAGES, FUNERAILLES
DINERS ET SOIREES
seront fournis avec fleurs fraîches de toutes sortes.
BOUQUETS ET FLEURS FAITS A L'ORDRE
DANS LES DERNIERS GOUTS.
77, Bell GARD. 1911, Rue STE-CATHERINE
Enseigne la manière de conserver et de citer les fleurs naturelles.

O. A. THIBAUT L. A. SMITH

THIBAUT & SMITH
Importateurs de
- MUSIQUE -
ET
D'INSTRUMENTS

1687, Rue Notre-Dame
MONTREAL.

Le Palais des Fumeurs
ASSORTIMENT COMPLET
CIGARES, CIGARETTES,
PIPES, TABAC
En Gros et en Detail
Une specialite de Cannes

GEO. STREMENSKY,
PROPRIETAIRE
1709, Rue Ste-Catherine,
Montreal, Can.